L'ABEILLE.

PAR BULLITT, BULLEN & MAGNE.
No. 83 RUE CHARTRES.

NOUVELLE ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 30 MARS 1839.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS,
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY,
Soumis à la décision d'une Convention Nationale

M. Clay de Lansville est autorisé à recevoir des souscriptions pour l'ABEILLE ainsi que toutes sommes dues à cette feuille, dans les paroisses de St. Jacques, Ascension, Iberville, St. Jean-Baptiste, Nouvelle Rivière et Assomption.

Nous avions deviné juste, notre adversaire était bien un *magister*: au besoin en réponse en fournit foi. Il trouve aujourd'hui que nous sommes *un peu plus sévères* un peu *moins barbares* que de coutume, et il *nous engage à repasser la grammaire et prêter de quelques bonnes lectures*. Par bonnes lectures il entend sans doute ses amplifications politico-médico-littéraires, bien obligé, merci. Toutefois, ne voulant pas demeurer en reste de politesse avec lui, nous avouerons que sa réplique est moins furibonde que son précédent article. Sous ce rapport le cuistre s'amende: c'est quelque chose.

Puis il continue le dénombrement de ses fautes avec une patience vraiment louable. Il veut nous prouver qu'il honneur et nous amener sur le terrain des reparailles. Nous avouerons volontiers que nous avons eu d'abord cette intention; que nous avons voulu affronter l'horrible ennui qui s'attache à toutes les productions de sa plume; et certes les rieurs n'eussent pas été de son côté, car nous aurions prouvé qu'il n'est ce que, par état, il doit savoir; mais nous avons tout cette réflexion *évangélique*: Pourquoi perdre un *chrétien homme?* pourquoi étouffer dans son berceau un *prospectus-modèle* qui, lorsqu'il aura reçu tous ses développements, doit faire le désespoir de tous les Robert-Macaire de l'instruction? Ne fut-il pas que tout le monde vive, les maringouins et les pédants!

Ce qui nous affige pourtant, c'est que notre adversaire paraît se défier du succès de sa circulaire. Nous devons le croire d'après sa dissertation arithmétique et morale sur la triste position des inspecteurs des collèges insérée dans le numéro de son *journal* du 16 courant.

Comment trouvera-t-on, s'écrie-t-il, pour un si faible traitement, *des hommes capables?* homme capable, c'est lui, à n'en pas douter. Il veut entrer dans l'inspection, si l'école lui manque, et pour cela il insinue assez clairement qu'il faudrait commencer par augmenter les traitements des inspecteurs-cornes.

Continuez, honorable magister, à faire la revue que vous donne de nos fautes. C'est un exercice qui ne peut manquer de vous donner de la célébrité, plus des abonnés ..... à notre journal.

Puisque notre adversaire abandonnant Homère, se rattrape à Lafontaine, nous l'engageons à relire la fable du serpent et de la lime.

DE LA VIE PRIVÉE ET DE LA VIE PUBLIQUE.

On a la manie de séparer la vie privée de la vie publique. Pour notre part, nous n'avons jamais rien compris à cette puérile distinction, qui au premier abord parait fondée en raison, mais ne peut cependant soutenir le moindre examen.

Comment comprendre, en effet, que la vie d'un homme puisse avoir deux faces, et marcher d'un pied, pour ainsi dire, et s'arrêter de l'autre qui pourra, dans quelque sorte, être le point de démarcation? Peut on admettre qu'il ait deux nature est indivisible. Une telle prétention nous paraît déraisonnable.

La vie d'un homme ne se compose pas seulement de quelques actes épars, mais de tous ses actes. C'est leur ensemble qui fait qu'une existence est honorable ou digne du mépris des honnêtes gens.

Si l'on entend par la vie privée, ces choses intimes du foyer et du ménage, pour lesquelles un étranger ne peut avoir une mesure exacte d'appréciation. Oh certes alors, l'interprétation ne saurait avoir trop de discrétion. Elle doit s'abstenir d'un jugement, qui faute de données certaines, pourrait partir à faux et entraîner à de graves erreurs.

Mais la vie privée s'étend bien plus loin que le foyer. Elle ne rayonne pas seulement en dedans, elle en dehors des murs d'une maison; en pour mieux dire, tout homme est à la fois homme public et homme privé, et l'un ne peut être séparé de l'autre. Pour ne point occuper des fonctions publiques, un homme n'en est pas moins citoyen. Il a sa somme de devoirs à remplir, et selon qu'il s'en acquitte, il est honoré, ou flétri par l'opinion publique. Avant de s'allier à lui, on se méfiera sévèrement de ses mesures et de sa conduite; on lui demandera s'il a été bon fils, bon époux, bon père &c. C'est qu'on n'appartient pas seulement à la république par des droits, mais par des devoirs, par les mœurs, par la morale.

Lorsque le moindre des citoyens ne donnera pas sa fille à un homme, sans lui demander un compte sévère de sa vie passée ou de sa conduite présente, on n'aurait pas le droit de demander le même compte, à celui auquel on confie, non pas seulement le bonheur et les intérêts d'une seule personne, mais le bonheur et les intérêts d'une partie de la nation! Voilà qui serait étrange et odieux! Et pour le point sortir d'une comparaison qui nous paraît juste, croit-on que le père qui donnait à un homme, je n'ose pas confier le bonheur de son enfant, vous avez été un mauvais fils, un mauvais époux, &c, votre vie passée n'est point là pour garantie de votre vie future: cet homme, nous le demandons à tous, n'est-il pas dans son droit? Et si l'autre lui répondait mais que vous importent mes fautes passées ..... j'ai cette tout ce que vous dites, c'est vrai, mais ma vie d'autrefois, n'a rien à faire avec ma vie future: ce que lui mirait au nez et ferait bien.

Eh! bien, peut-on croire, qu'un homme immoral puisse faire un magistrat intègre, un fonctionnaire public incorruptible. Non, on demandera à l'homme privé de répondre de l'homme public, et l'on fera bien, car celui là n'est guères propre à conduire les autres, ce semble, qui ne sait pas se conduire lui-même. Un homme qui sort d'une maison de débauche, ne tardera pas pur en changeant d'habit. Il aura beau envelopper dans la majesté de ses fonctions publiques, l'homme n'en sera pas moins derrière le fonctionnaire.

Nous savons que d'illustres exceptions ont prouvé que l'on peut être à la fois un homme de conduite digne et un magistrat intègre. Mais, ces exceptions, elles sont rares après tout, ne font que prouver la règle.

Qu'on ne s'y trompe point, cette théorie de *la vie privée et de la vie publique*, produite d'abord par des hommes honorables, et développée plus tard par des hommes dont elle flattait singulièrement les passions, cette théorie peut conduire à de grands malheurs.

L'illustre Royer Collard s'écria un jour du haut de la tribune: *la vie de l'homme public doit être murée*. Non, il ne doit pas en être ainsi. Loin de craindre la lumière, le fonctionnaire public doit toujours la chercher. La publicité n'est funeste qu'aux incapables ou aux corrompus, et rehausse d'un nouveau lustre, l'homme honnête et intelligent; or, s'il est vrai, que les places doivent être la récompense du talent et de la probité, plus la vie des hommes, qui se destinent à la carrière publique, sera mise au grand jour, moins il y aura d'erreurs et déceptions.

Mais il est odieux, pourra-t-on dire, d'aller fouiller dans le passé d'un homme, pour flétrir une existence devenue honorable. Oui, nous l'avouons, c'est là un terrible malheur. Mais à tout prendre, il vaut mieux encore qu'un homme subisse les conséquences de ses fautes personnelles que de risquer de confier les intérêts d'une partie de la communauté à des mains indignes.

En ajoutera peut-être, que trop souvent la calomnie se glissant dans la vie privée, l'envenime et la fait voir sous un faux jour. A cela, la réponse est facile: la calomnie est toujours la calomnie. Quoiqu'on fasse, elle trouve bien le moyen de mordre. Il n'y a même qu'un moyen d'en prévenir les effets, et c'est justement cette publicité dont on se défie tant.

Nous le répétons, car c'est là notre conviction intime, il est déraisonnable de vouloir séparer la vie publique de la vie privée. Elles se tiennent si étroitement, qu'il est impossible que l'une ne participe pas de l'autre. Le fonctionnaire ne peut entièrement dépouiller l'homme et réciproquement l'homme ne peut entièrement dépouiller le fonctionnaire. Entre eux, il y a une solidarité indissoluble. Il est donc juste qu'ils répondent l'un pour l'autre.

La Législature s'est ajournée à demain *sine die*.

Le Gouverneur a posé son veto sur le bill autorisant le divorce de Domingo Cassal. La chambre a donné son concours au veto, à une grande majorité.

La goélette Alex. Washington, capitaine Dearborn, arrivée de Tampico, d'où elle a fait voile le 6 courant n'apporte aucune nouvelle.

On nous prie d'annoncer que dorénavant, le steamer Girafle partira pour la Mobile, les vendredis, après l'arrivée des chars de 4 heures.

MEXIQUE

Le document que nous publions plus bas, n'est pas sans importance. Il prouve que le gouvernement s'est facilement consenti à traiter de la paix et l'on doit espérer que les conférences de Vera-Cruz amèneront un résultat favorable; d'autant plus que jamais les Ministres Mexicains ne disent leur dernier mot. Par exemple, cette assertion du ministre:

Qu'on ne croie pas pour cela que ..... par ..... nous allons aller à la Vera-Cruz ..... par ..... stipulations ou promesses ..... discutons nous, n'est ..... d'amour propre. *Les bases pour ..... ont été acceptées par le Général*, suivant une lettre du ministre ..... Ce fait est hors de doute, et ..... de ce fait, que nous ..... intérêt du commerce, l'espérance ..... prochainement les différends ..... trop longtemps entre la France et ..... serait il curieux d'examiner si le langage ..... du ministre devant les Chambres Mexicaines, ... n'était pas commandé par les circonstances, et surtout par les publications officielles antérieures. Mais nous sommes forcés de renvoyer cet examen à un autre temps.

DISCOURS prononcé par le Ministre des relations extérieures devant les Chambres Mexicaines.

Mr. le Président,

Le gouvernement de la République a ayant la médiation de l'Angleterre, même depuis les succès de l'armée de Vera-Cruz, nous avons dû accomplir l'offre amicale que cette puissance nous a faite, non seulement pour ne pas paraître inconséquents, mais encore parce que cette offre a été son origine à les sentiments si franc, si noble et si affectueux pour la Mexique qu'il y aurait en une véritable ingratitude de notre part de ne pas y répondre avec une entière confiance. Dans ces circonstances le Président de la République n'a pas hésité à admettre la médiation offerte, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer le Congrès, et depuis il a été aussi, comme conséquence immédiate et nécessaire de cette première mesure, entrer en communication avec le ministre plénipotentiaire de S. M. B. sur la possibilité et le mode de mettre à profit ses bonnes dispositions. Heureusement les premiers obstacles n'ont point été insurmontables, et le gouvernement en a triomphé sans manquer à l'honneur et sans avoir besoin de faire plus que n'est fait tout autre gouvernement libre et indépendant dans des circonstances analogues, sans en excepter l'Angleterre elle même. En conséquence le Président de la République, de l'avis unanime de son conseil, a résolu de bien reprendre les négociations interrompues avec le plénipotentiaire de S. M. le Roi des Français; notamment à cet effet deux autres ministres plénipotentiaires Mexicains qui se rendront le plus tôt possible à la Vera-Cruz, accompagnés du ministre plénipotentiaire de la puissance médiatrice qui a offert d'assister aux conférences qui doivent avoir lieu, se proposant que son bon office contribuera peut être à aplanir les difficultés qui pourraient survenir dans la discussion. Les conférences se tiendront à bord du vaisseau Amiral de l'escadre Britannique, dans ces parages que le commodore Dunlopel a mis à la disposition du Gouvernement pour cet objet.

"Qu'on ne croie point pour cela que les ministres plénipotentiaires aux conférences aller à la Vera Cruz lieu d'avance par des stipulations ou promesses quelconques, de nature à les faire dévier de la ligne qu'ils devront suivre. Non, nous ne le pensons point, libres de tout engagement et sans autre but que celui de l'honneur national, ils énonceront les propositions qui leur seront faites; acceptront celles qui seront compatibles avec la dignité de la nation qu'ils représentent, et repousseront, et celles qui pourraient être contraires à cette même dignité et celles qui seraient en contradiction manifeste avec les intérêts bien entendus du peuple mexicain. Ils signeront depuis une paix honorable et juste, dont les articles seront ensuite soumis à l'approbation du congrès, ou revendront immédiatement à Mexico. Alors seulement le gouvernement mexicain obtiendra des résultats également favorables: dans le premier cas, il obtiendra une paix qui couronnera dignement ses nobles efforts et dans le second, nous donnerons au monde une nouvelle preuve que notre conciliation n'a en d'autre mobile que l'intérêt sacré du devoir. Quelles que soient donc les conséquences de la prolongation de la guerre, si nous sommes forcés de la continuer, on verra que la responsabilité des maux qu'elle entraîne ne peut peser sur celui qui a toujours cherché à l'éviter. Cette conduite nous a déjà valu la sympathie des peuples et en persistant dans cette conduite, notre position va à vis des puissances se trouvera encore plus améliorée.

Il termina son allocution en assurant le congrès que cette demande ne sera un témoignage d'irréligion de la franchise et de la loyauté du gouvernement mexicain. (*Diario del Gobierno*, 21 fév.)

TRADUIT DU *N-York National Intelligencer*

Nous publions pour l'information du commerce la circulaire dont la teneur suit, adressée par le Secrétaire de la trésorerie aux Collecteurs des Douanes.

La seule remarque que nous ayons à faire sur cette circulaire, c'est que, s'il y a quelqu'un à blamer c'est le comité des voies et moyens, comité dévoué à l'exécutif, et non le Congrès, collectivement; parce que ce comité ne s'est jamais occupé de cette affaire dont l'avait chargé la chambre et qu'il a laissé la session se terminer sans faire aucun support.

CIRCULAIRE.

Département de la Trésorerie, 8 mars.

La dernière session du Congrès étant close sans qu'il ait été passé une loi proposée par ce département, explicative des diverses clauses contradictoires des lois qui existent au sujet de la classification des marchandises importées dans les Etats-Unis; et la Cour Suprême des Etats-Unis ayant dernièrement donné son opinion sur un des principaux articles des marchandises qui, jusqu'à présent, avait été le sujet d'opinions bien différentes, en hauteur juge convenable de profiter de cette occasion pour modifier les instructions antérieures, de manière à les faire coïncider avec la décision judiciaire, non seulement au sujet de l'espèce de marchandises qui a été l'objet de cette décision, mais encore dans tous les cas où les mêmes termes des articles auxquels peut s'appliquer clairement l'esprit de la loi telle qu'elle a été interprétée par la cour.

La Cour suprême a déclaré que les bas de soie sont libres de droit, en vertu de la loi du 9 mars 1833.

Il résulte de l'application du principe établi par la cour que: les mitaines, gants, bonnets, mercerie, habillements, et tous les autres articles de soierie ou dont la soie est la principale matière et forme la plus grande partie de la valeur, la soie à contre exceptée, venant d'en deça du cap de Bonne Espérance, sont aussi libres de droits.

L'opinion de la cour étant basée en partie sur ce que la seconde clause de la seconde section de la loi de 1832, (excepté pour ce qui a rapport aux habillements faits,) se réfère exclusivement aux articles de laines ou faits en partie de laine, il s'en suit que, d'autre part, cette section, les mitaines, gants et bonnets, lorsque ces articles sont fabriqués en tout ou en partie avec de la laine, sont sujets à un droit de 25 pour cent, comme il est spécifié dans cette section; et lorsqu'ils sont faits de toute autre matière, (la soie exceptée,) ils sont sujets aux droits suivant la matière prédominante dont ils sont faits; comme 30 pour cent si c'est du cuir, 25 pour cent si c'est du coton.

Les habillements faits, n'étant pas soumis à l'application générale de la loi, principe, formant une spécialisation indépendante et sont sujets à un droit de 50 pour cent, lorsque ils sont faits de toutes fabriques, et ils ne sont libres de droits, que lorsqu'ils sont en soie, en vertu de la loi de mars 1833.

Dorénavant vous agirez conformément à ces opinions. Toutes les instructions de ce département en opposition avec la présente sont de nulle valeur; et dans le cas où vous auriez reçu des droits payés sous prétexte, que quelques articles qui sont libres de droits, vous rembourserez les dits droits aux propriétaires des ces articles.

Je suis avec respect, &c.

J. N. BARKER, contrôleur.

CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

Washington, 11 mars 1839.

Jamais depuis qu'il est question d'envoyer un message spécial en Angleterre, pour terminer les difficultés qui sont élevées relativement à nos frontières de l'Est, on n'a été plus incertain qu'on ne l'est aujourd'hui sur la personnage qui sera chargé de cette mission. Vous verrez le nom de M. Calhoun porté sur plusieurs journaux, mais soyez assuré qu'il n'est jamais venu seulement dans l'idée du président de choisir ce noble sénateur, bien que ses amis aient pu désirer que cette distinction lui fût conférée.

M. Webster a été chaudement recommandé par les délégations du Maine et du Massachusetts, sans aucune distinction de parti. Il réunit en effet au plus haut dégré toutes les qualités nécessaires à l'accomplissement des devoirs qu'impose une telle charge, et il y joint une connaissance approfondie de la question en litige. M. Webster n'est pas non plus étranger à la diplomatie, et est dévoué avant tout aux intérêts de son pays. Mais il est presque certain que M. Van Buren ne nommera personne. Il pense qu'il ne pourrait guère s'empêcher d'envoyer M. Webster, et il s'est décidé à laisser le soin de régler nos différends à l'insignifiant M. Andrew Stevenson notre ministre en Angleterre. En attendant, l'intention du gouvernement général est de ne donner aucune satisfaction aux réclamations qui lui seront adressées à ce sujet, tandis que son côté Sir John Harvey se conformera aux instructions de M. Fox ministre anglais à Washington. Cet ambassadeur ne craint nullement une guerre entre les deux nations; je vis avec lui dans la plus grande intimité, et ce que je dis; je le tire de mes relations particulières, avec lui. La plus grande sympathie existe entre M. Fox et notre gouvernement, et tous les bruits de guerre qui se répandent ne sont produits que par l'effervescence et l'agitation fébrile des esprits et ne méritent pas que l'on y ajoute la moindre foi. Vous, et vos lecteurs, pouvez être confidentiellement assurés de ceci.

Le navire à vapeur *Liverpool* est parti samedi de New-York pour Liverpool. Les opérations de change pour l'étranger ont été très considérables. L'état des changes intérieurs, pour le sud-ouest surtout est de plus en plus mauvais. A New-York, les négociants ne sont pas payés aussi ponctuellement qu'ils l'espéraient de leurs créances à vue sur l'Alabama et le Mississipi.

Les traites sur Londres ne pouvaient pas être achetées samedi à moins de 110.

Les dernières nouvelles du Maine disent que l'inspecteur général était arrivé à Bangor avec des instructions pour le gouverneur Fairfield, qui lui enjoignaient de choisir un fort et de faire construire des fortifications au point d'intersection du St. Johns et de la ligne du New-Brunswick, ou aux environs. Il lui a été également ordonné de faire fortifier les forts de la rivière de Kennebec, et 600 hommes ont été détachés pour occuper ces positions. Le colonel Jarvis a établi son quartier-général dans un endroit très facile à être défendu, et situé à environ un mille de la ligne. Un fort et des batteries provisoires y ont été construits. Deux cents hommes du détachement du général Hodson sont arrivés au camp du colonel Jarvis.

La plus vive agitation régnait à Bangor, les rues étaient constamment encombrées de personnes courant çà et là et faisant des préparatifs de départ.

Nous apprenons que son Excellence Mr. Pontois, ministre de France aux Etats-Unis, est parti aujourd'hui par le Liverpool pour France. Il doit retourner l'automne prochain.

Mille vœux pour son heureuse arrivée dans sa patrie. Jamais ministre ne fut plus populaire et plus estimé dans notre contrée que M. Pontois.

(*Morning Herald*, 9 mars.)

VARIÉTÉ.

LA GAMELLE DU ROI ROBERT.

TRADITION DE FAMILLE.

Vers l'an 1300, Robert Bruce, déjà investi depuis quelque temps des marques extérieures de la royauté, sans cesse poursuivi par les officiers du roi d'Angleterre, ne parvenait qu'à grand prine à conserver une sorte d'indépendance du genre de celle dont jouissent les proscrits. Souvent il lui arrivait d'errer, accompagné d'une suite peu nombreuse, dans les régions sauvages du Kircudbright. Sur les bords de la rivière d'Urr, vivait un berger nommé Marc Sprott, cultivateur, et parfois aussi guerrier. Il avait le bonheur d'être uni à une femme qui, à un cœur tendre et affectueux, joignait un grand sens et une activité indéfinissable. Or, il arriva qu'un matin, Bruce fut attaqué non loin de la maison de Sprott par sir Walter Selby. Il se battit fut acharné et l'issue longtemps douteuse. Les partisans des deux chefs étaient tous morts ou grièvement blessés.

Plus d'une bataille a été commencée par une femme, une femme mit un terme à celle-ci. Les cliquetis des épées, bruit assez commun dans ces temps de troubles, frappa l'oreille de la femme de Sprott, comme elle était occupée devant le feu à préparer le déjeûner de son mari. Elle courut sur-le-champ sur bords de l'Urr, où elle vit plusieurs guerriers gisants sur la grève, rougi par le sang qui coulait de leurs blessures, et deux chevaliers, la visière baissée, l'épée à la main et se battant à outrance. Tous deux étaient vigoureux et de haute taille, mais elle chercha vainement à reconnaître parmi quelque manteau distinctif l'Ecossais, ami de Bruce, ou celui du Baël. Les étincelles jaillissaient de leurs boucliers et de leurs casques, et l'herbe était teinte de leur sang. A la fin, l'un d'eux reçut sur son chaque un coup qui le fit chancler. Aussitôt il s'élança avec une impétuosité sur son ennemi et le contraint à lui demander grâce. Mais l'accent du jeu de paroles qu'il avait prononcées n'échappa point à l'Ecossaise. "Ah! blasphémateur méridional, s'écria-t-elle, je te sonnais enfin." Saisissant à ces mots sir Walter Selby par une bouche de ses cheveux qui se montrait seule au-dessous de son casque, elle le tira en arrière par terre, et lui ôta son poignard. Le vaincu ne fut pas autrement surpris de se trouver à bord, à l'heure qu'il a la parole d'un roi; puis elle revint prendre sa place à la porte.

"Maintenant, dit Robert, voyons qui sera plus exigeant du sang d'une femme ou de l'appétit d'un roi Ecossais?" Et comme il portait la cuillère à la bouche, elle disparut.

La colline du roi, maintenant si verte et si belle, était alors couverte de ronces et de genevriers sauvages, et le sentier qui serpentait autour de sa base était encombré de rocailloux aigus et de pierres tranchantes. Sa épouse de Marc Sprott aimait son mari et voulait de venir dame châtelaine. Elle avait déjà fait le tiers du tour de la colline, quand elle aperçut un renard se sauvant avec une oie qu'elle avait engraissée. Poussant un tonner dans les mains des chasseurs, dit-elle, pour m'avoir surprise sans pitié, je jouerai aujourd'hui le rôle de renard, mais une oie grasse, et elle redouble de vitesse jusqu'à ce qu'elle arrivât près du moulin.

Le meunier, fatigué d'avoir moulu toute la nuit, s'était endormi sur le penchant de la colline, pendant que le feu où séchait son avoine pressait aux parois du séchoir, et que la flamme se montrait déjà entre les perches du toit. "Brûle toujours! dit-elle, si je te réveille, tu réclamerais du secours, et une minute d'explication enlèverait la vaste île de l'Urr à l'heureux qui l'emporte avant crainte avant que le moulin vole le fond de sa gamelle." Les flammes augmentèrent donc, et le meunier continua à dormir, et elle atteignit la place où la colline descend dans la vallée. Dans la façade de sa maison, il y avait un petit guichet fermé par une planche suspendue à un lien de cuir. Elle écarta pour un moment à cette grossière fenêtre, et, soulevant tout doucement la planche, elle vit le monarque et son ennemi assis amicalement l'un à côté de l'autre. Leurs casques étaient posés à terre, leurs épées dans un coin, et ils soupaient en se servant de la même cuillère pour prendre alternativement une bouchée du mets simple et bouillant. "Sire, sire, cela n'est pas de jeu! s'écria-t-elle, et elle recommença sa course avec un redoublement d'agilité. "J'aime assez le déjeûner, dit Selby, mais j'aime mieux encore la fraîche et coquette gamelle qu'il l'apporte. Je ne m'inquiète jamais comment elle tortilla mes cheveux autour de son doigt et me tira jusqu'à terre. Sais-tu bien, Bruce, que si la mêlée seulement des hommes de l'Ecosse avaient des cœurs aussi héroïques que le sien, nous n'aurions qu'à lever notre épée pour tout le pays, et que partie de la Cornwall ne tarderait point à nous reconnaître pour roi! J'approuve la fidélité, dit Bruce, et vous connaît la récompense. Cette terre, tu la sais, m'appartient, et la faisant qui s'élève derrière la maison est belle et verdoyante; la vallée qui s'étend au devant est verdoyante et fertile; je te fais dame de tout le terrain dont tu pourras faire le tour pendant que je déjeûne; le mets est chaud, le vase est grand; refrouse donc ta robe et vole. "Elle retrousse de bien bon cœur sa robe comme on le lui recommandait; elle releva ses cheveux et se plaça sur le seuil de sa porte, prête à prendre son élan. Cependant, avant de partir, elle retourna sa tête, et regardant les deux étrangers avec un sourire malin elle rapira et refrena sous elle toutes les couleurs, à l'exception d'une seule, disant: "Mon ancêtre fut assez heureux d'obtenir pour qu'à la parole d'un roi; puis elle revint prendre sa place à la porte.

"Maintenant, dit Robert, voyons qui sera plus exigeant du sang d'une femme ou de l'appétit d'un roi Ecossais?" Et comme il portait la cuillère à la bouche, elle disparut.

La colline du roi, maintenant si verte et si belle, était alors couverte de ronces et de genevriers sauvages, et le sentier qui serpentait autour de sa base était encombré de rocailloux aigus et de pierres tranchantes. Sa épouse de Marc Sprott aimait son mari et voulait deven